

ET LE PETIT ROND ROUGE RENCONTRA LE GRAND ROND NOIR AU MILIEU DES RONDS VERTS

Patrice Heems
Professeur des écoles spécialisé
École P. & M. Curie, Fresnes-sur-Escaut

Il était une fois un maître d'école qui avait décidé de faire écrire par ses élèves l'histoire du petit chaperon rouge. Enfin, pas vraiment écrire : ses élèves ne sachant pas encore écrire des histoires en entier sur une feuille avec un crayon et tout et tout, le maître avait décidé d'utiliser la technique de la dictée à l'adulte. Il faut dire que ce maître s'occupait des enfants en grande difficulté scolaire. Quelques jours plus tard, le maître était content. Après trois ou quatre séquences de classe un peu difficiles, les élèves avaient fini par construire un texte cohérent. Alors le maître s'est dit qu'il serait temps de fabriquer des exercices pour que ses élèves puissent « faire du travail » (il faut dire que pour la plupart de ses élèves, en effet, on ne faisait « du travail » que lorsqu'il y avait des choses à écrire). Il avait pensé, par exemple, à un exercice où les enfants auraient à écrire, sous un dessin du petit chaperon rouge, les mots « petit chaperon rouge » et sous un dessin de loup... On le voit, ce maître était un brillant pédagogue. Seulement voilà, il dessinait comme un cochon : ses loups ressemblaient à des ours à tête de chat et ses petits chaperons rouges ne ressemblaient à rien. Heureusement, le maître avait reçu pour ses étrennes, de sa bonne marraine la fée, un objet d'une grande magie. Il suffisait de taper sur le clavier de l'objet les lettres « www. » suivies d'une formule magique étrange pour que, quelques instants plus tard, il se mette à cracher des tas de dessins en couleur. C'est comme cela, tout à fait par hasard, que j'ai découvert les dessins de Warja Lavater.

C'est en effet tout à fait par hasard que je me suis retrouvé sur le site Internet des expositions de la Bibliothèque Nationale¹. On y parlait d'une exposition consacrée aux contes de fées et, au détour des liens, j'ai trouvé la photo d'un livre très étrange que je me suis empressé d'aller commander chez mon libraire favori. Quelques jours plus tard, je sortais de son boîtier de plexiglas ce qui s'avérait être un dépliant de près de cinq mètres de long couvert de ronds et de rectangles qui racontaient l'histoire du petit chaperon rouge.






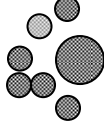


Warja Lavater est née en Suisse en 1913. Elle est peintre et illustratrice de livres pour la jeunesse. En 1965, elle fait paraître aux États-Unis, puis en Suisse et en France, chez Maeght Éditeur, *Le Petit Chaperon Rouge*, premier d'une série de livres dépliant (Guillaume Tell, *Le Petit Poucet*) qu'elle appelle « Imageries ». Ce sont de véritables livres-objets qui s'apparentent bien plus à des œuvres d'art qu'aux traditionnels albums pour enfant. *Le Petit Chaperon Rouge*, par exemple, se compose d'une seule page de plus de 4 mètres 50 de long sur 15 centimètres de large environ, pliée en accordéon. À part la légende, l'ouvrage ne comporte aucun texte. Les personnages sont symbolisés par des points de couleur. Le petit chaperon rouge est représenté par un rond rouge, sa mère par un rond jaune, le loup par un rond noir qui grossit au fur et à mesure qu'il se rapproche de la petite fille, la grand-mère par un rond bleu et enfin le chasseur par un rond brun. La forêt est faite de nombreux points de couleur verte et la maison est dessinée sous la forme d'un rectangle brun.

Une fois rentré chez moi, je tournais et retournais l'objet dans tous les sens en me demandant ce que j'allais bien pouvoir en faire avec les élèves. En général, avec les albums de littérature de jeunesse, je ne fais strictement rien : je les lis un point c'est tout. Je m'accroche fermement à cette idée qu'on ne donne pas aux enfants ce fameux « goût de lire » dont on nous a tant rabattu les oreilles en transformant chaque livre en une mine d'exercices. Je n'essaye même pas de vérifier si mes élèves ont bien compris le sens de l'histoire que je leur ai lue. Ils prennent dans les différents récits et leurs illustrations ce qu'ils ont envie ou ce qu'ils sont capables d'y prendre et ils y mettent ce qu'ils ont envie d'y mettre. Bref, je fais tout pour que mes lectures quotidiennes soient le moins « scolaires » possible : on s'assoit tous en rond, suivant mon humeur ils choisissent ou je choisis pour eux un album dans la bibliothèque de classe qui s'est lentement étoffée au fil des brocantes des dimanches d'été et je le lis. Si l'album ne contient pratiquement pas de texte, comme *Maman*², ils le lisent tout seuls, se donnant ainsi l'illusion de la maîtrise de la lecture. Après on range le livre et on passe à autre chose. Je ne leur demande même pas s'ils ont aimé l'histoire. Je verrai bien de toute façon s'ils me la réclament à nouveau. Je fais depuis longtemps le pari que le seul travail efficace que je puisse faire avec mes élèves en grande difficulté, au niveau de la compréhension de textes longs, c'est de proposer encore et encore de nouveaux récits en espérant que la compréhension se construira petit à petit. Apprendre à comprendre, cela ne peut se faire que lentement et quasiment tout seul, le rôle du maître se limitant, à mon sens, à apporter de l'eau au moulin.

1. <http://expositions.bnf.fr/> et en particulier la page <http://expositions.bnf.fr/contes/pedago/illustra/index.htm>

2. Mario Ramos, *Maman*, Éditions École des Loisirs.

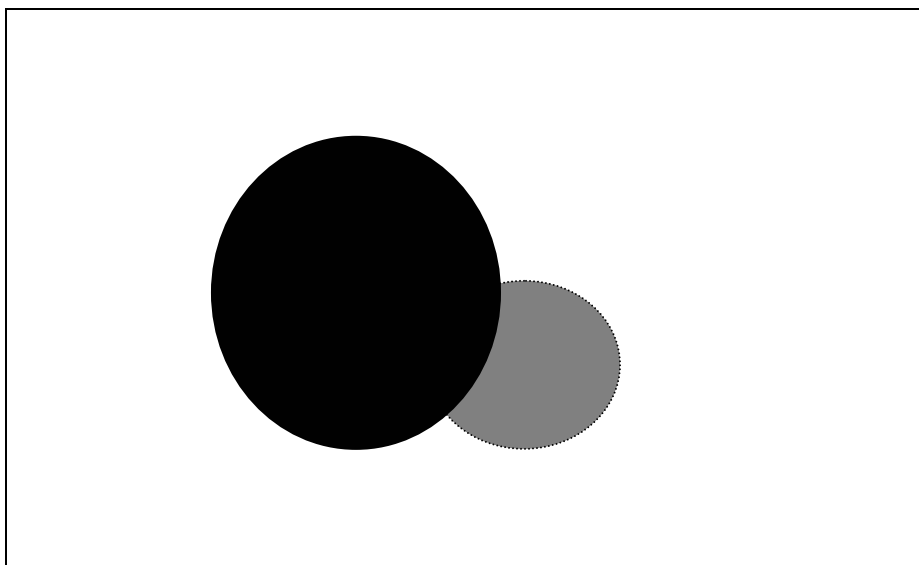
Mais ici, le problème était différent. Les illustrations de Warja Lavater n'étaient-elles pas trop abstraites pour des enfants de six ans ? Qu'allaient-ils comprendre à ces histoires de ronds rouges et de ronds noirs ? Ajoutons à cela que le groupe avec lequel je me proposais de travailler est un groupe de douze élèves très en difficulté dans presque tous les domaines d'apprentissage (c'est d'ailleurs la raison pour laquelle ils sont avec un maître spécialisé toute la matinée au lieu d'être ordinairement dans une classe de C.P.) et notamment dans tout ce qui touche à l'abstraction. Bref, moi qui suis d'habitude d'un optimisme forcené, je me demandais si je ne m'attaquais pas ici à une tâche insurmontable pour eux. J'ai décidé de prendre le problème à l'envers. J'ai accroché au tableau une grande feuille de papier sur laquelle j'avais en quelque sorte reproduit la légende du livre. Quelque chose dans ce goût-là³ :

| | |
|---|-------------------------|
|  | Le Petit Chaperon Rouge |
|  | Le Loup |
|  | La Maman |
|  | La Grand-mère |
|  | Le Chasseur |
|  | La forêt |
|  | La maison |
|  | Le lit |

Les mots étaient connus puisque nous avons déjà travaillé sur l'histoire. J'ai donc proposé aux élèves de dessiner : « Le petit chaperon rouge rencontre le loup ». Sans hésiter, ils m'ont dessiné un rond rouge à côté d'un rond noir. Je leur ai fait

3. Le lecteur comprendra que les couleurs d'origine (bleu pour la grand-mère, jaune pour la mère etc.) n'ont pas pu ici être reproduites.

remarquer qu'un loup c'était plus grand qu'une petite fille et sans hésiter ils ont tous agrandi le rond noir. J'étais surpris par la facilité avec laquelle ils semblaient accepter les conventions de dessin que je leur proposais. Je décidais de monter la difficulté d'un cran en leur demandant de me dessiner : « La grand-mère est dans sa maison ». Ils ont tous aussitôt commencé à colorier un grand rectangle marron puis à essayer de colorier au-dessus un petit rond bleu. C'est Dany qui a trouvé la solution le premier : « Y a qu'à faire le rond d'abord ! » Jusque là tout allait bien. « Faites-moi donc : "Le loup mange la grand-mère" pour voir ! » leur ai-je alors demandé. Après quelques essais, Madison a fini par proposer quelque chose qui ressemblait à ceci :



Cela m'allait très bien. D'abord parce que je n'aime rien tant que voir mes élèves résoudre un problème. Lorsqu'on travaille au quotidien avec des élèves en difficulté, on est forcément à l'affût de tous ces petits signes qui vous montrent que rien n'est perdu, que l'apprentissage continue toujours, lentement, par à-coup certes, mais inexorablement. J'aime bien quand mes élèves me montrent que cela vaut la peine d'y croire encore. Et puis surtout ce qui me plaisait bien dans le dessin de Madison, c'est qu'il me montrait que nous avons désormais à notre disposition un nouvel outil de communication. J'ai déjà parlé de la manière dont je dessine les loups : à côté de ceux de Dany, ce sont des chefs-d'œuvre. Or avec des enfants au tout début de l'apprentissage de la lecture, le dessin est un outil essentiel, notamment lorsque l'on cherche à vérifier la compréhension. Mais quand je demande à Dany de me faire le dessin qui correspond à la phrase « Le petit garçon joue avec son chat à côté de la maison », il me dessine, au mieux, quelque chose qui ressemble à ceci :

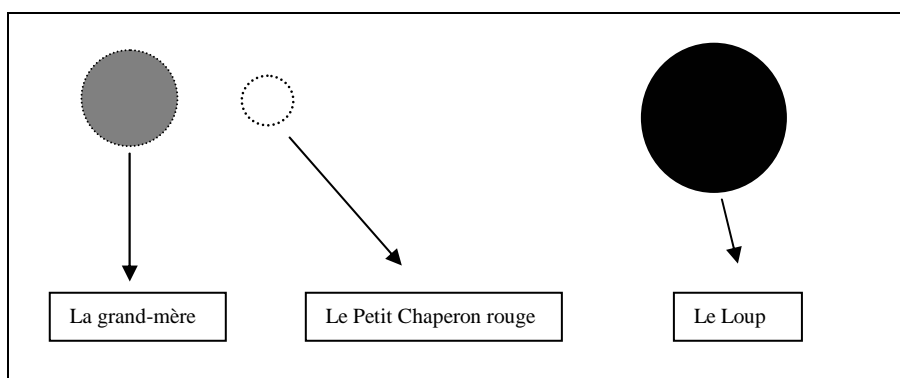


Bref, dans la classe, on perd un temps fou à s'interroger mutuellement sur nos gribouillis respectifs. Avec des ronds et des carrés, au moins le problème ne se poserait plus.

Et puis surtout, ce qui m'intéressait, c'est que nous nous trouvions dans un mode d'expression excessivement symbolique. Une sorte de nouveau langage avec ses nouvelles règles, ses nouvelles conventions, une forme d'écrit nouvelle dont nous allions, mes élèves et moi, en quelque sorte créer ensemble le vocabulaire et la grammaire. Ces enfants qui souffrent si souvent de difficultés de compréhension allaient devoir comprendre mais aussi s'exprimer dans une forme de langage particulièrement abstraite.

Et ça n'a pas été sans mal.

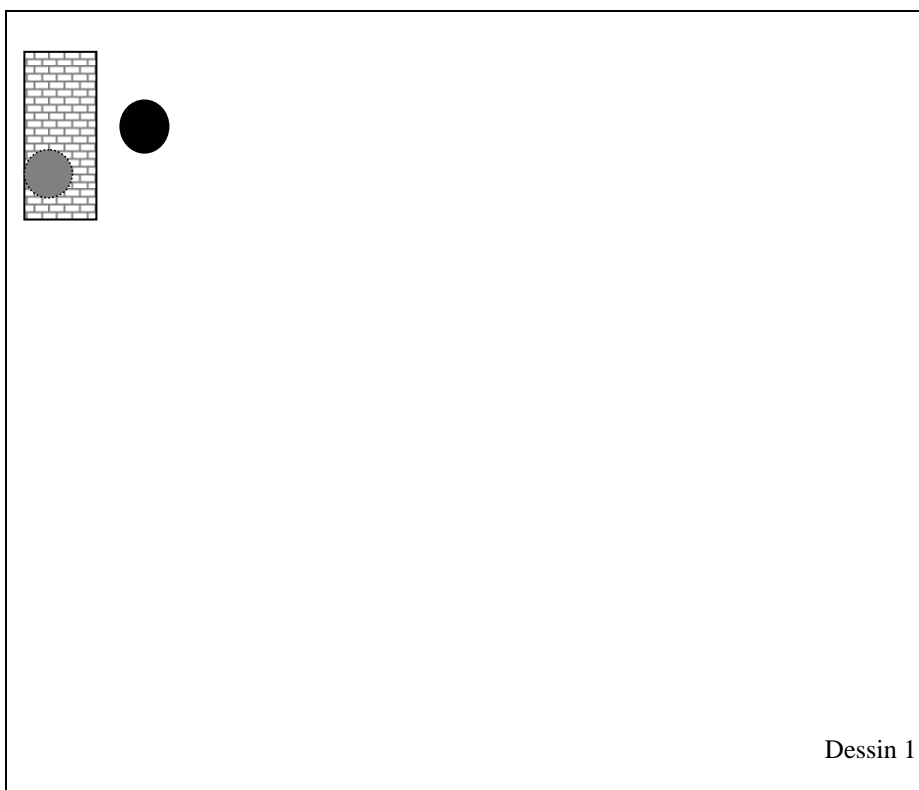
Il y a eu tout d'abord des confusions pour certains enfants sur le mode de fonctionnement de cette « langue ». Christopher par exemple s'obstinait à représenter « la grand-mère du petit chaperon rouge rencontre le loup » de la façon suivante :



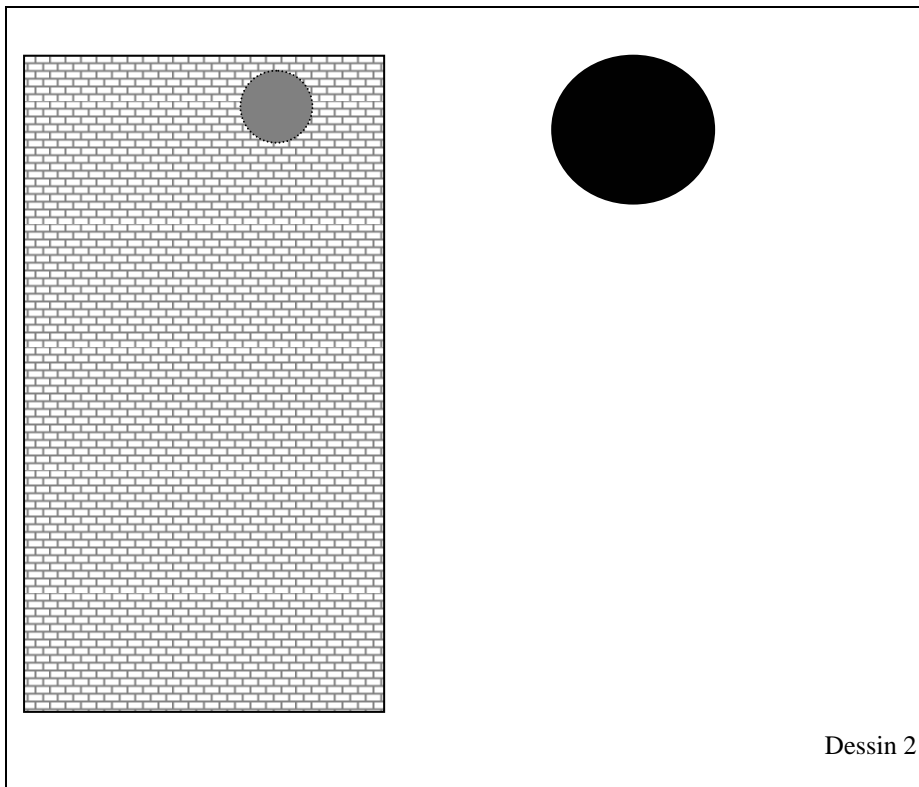
En gros, Christopher se sentait tenu d'associer un dessin à chaque groupe nominal entendu. Comprendre que la grand-mère du petit chaperon rouge était une seule personne et qu'elle devait donc être représentée par un seul symbole lui posait un véritable problème. Il faut dire que Christopher a également beaucoup de mal à

comprendre qu'on parle de lui quand on parle du frère de Prescillia⁴. Bref, il a une vision de la langue qui peut se résumer à « On ne parle pas des absents ! »

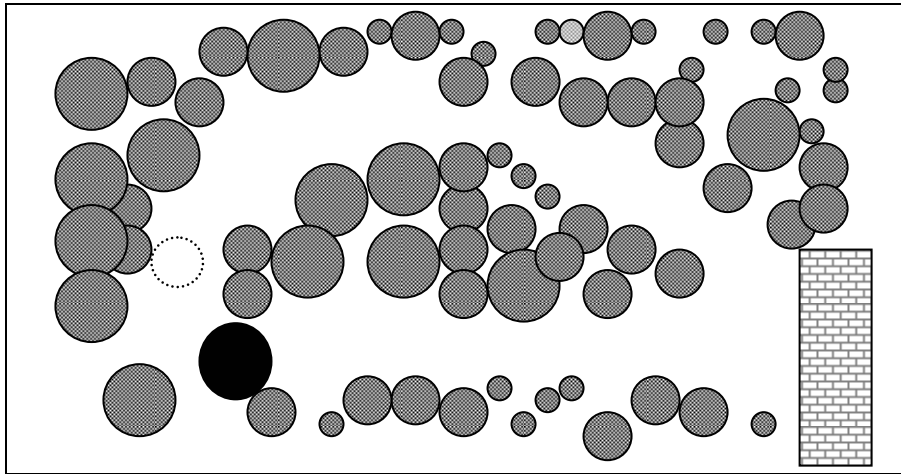
Il y a eu également tous ces problèmes qui relèvent plus de la géométrie ou de la structuration et l'orientation spatiale que véritablement du langage. Bien que *Recherches* soit une revue consacrée à l'enseignement du français, le lecteur m'excusera de les évoquer ici. Les problèmes relatifs à la taille des dessins par exemple : outre qu'il est très difficile pour une enfant comme Anastasia d'occuper l'espace entier d'une feuille (Anastasia est une enfant timide qui fait des tout petits dessins timides dans un petit coin), se posait pour elle également le problème des proportions. Il lui a fallu beaucoup de temps, de réflexion et d'aide pour que son travail qui ressemblait beaucoup au dessin 1 se mette à ressembler au dessin 2. Il lui fallait dessiner le moment où le loup arrive à la maison de la grand-mère.



4. Prescillia est la grande sœur de Christopher, essayez de suivre que diable !



Un loup plus grand que la grand-mère, une maison plus grande que le loup et tout cela en occupant le maximum d'espace sur la feuille pour obtenir un dessin lisible, c'était, pour Anastasia, un véritable exploit. Mais le problème des proportions n'était rien à côté de celui qui a fait transpirer les enfants pendant une bonne heure et demandé un nombre incalculable d'essais : Comment faire pour montrer que le chemin du loup est plus court que celui du petit chaperon rouge puisqu'il n'est pas prévu dans la légende que l'on dessine un chemin ? Il a fallu discuter, essayer, discuter encore et, pour en finir, bricoler une sorte de maquette avec des jetons et des cubes pour parvenir à peu près à ceci :



On a bricolé comme cela pendant quelques jours en cherchant à résoudre les difficultés les unes après les autres. On a fini par obtenir une dizaine de dessins qui, mis bout à bout, formaient une sorte de petit livre que, vérification faite, nous étions les seuls à comprendre : il faut dire que, sans la légende tout cela était assez ésotérique. Cela nous faisait bien rire d'ailleurs : les classes d'adaptation ou les regroupements d'adaptation, quel que soit le nom qu'on leur donne, ont souvent, comme les CLIS⁵, un petit côté secte avec leurs rites et leurs codes un peu secrets, ce qui a au moins l'avantage de favoriser la cohésion du groupe.

Il était temps de sortir le livre de Warja Lavater. On l'a regardé, déplié entièrement et on a longuement discuté sur ses « tricheries » (la mort du loup par exemple a presque choqué mes élèves, non pas parce que le dessin est en soit choquant mais parce que Warja Lavater transgresse la règle que nous nous étions fixée en dessinant non plus un rond noir, mais une forme torturée et explosant de couleur). Pour en finir, il a bien fallu pour mes élèves convenir de quelque chose que Mehdi a lapidamment résumé, comme à son habitude :

« C'est plus beau que nous !

– Oui mais c'est normal tu sais : ça c'est de l'art !

– L'art c'est quand c'est plus beau ? » m'a alors demandé Mehdi, qui a décidément le sens de la formule !

Dans l'élan, j'ai proposé de nous attaquer à une autre histoire, en l'occurrence celle des *Trois Petits Cochons*. Comme je sentais une certaine lassitude, j'ai proposé que l'on utilise cette fois-ci l'ordinateur. Les utilisateurs d'un célèbre logiciel de traitement de texte⁶ ont sans doute déjà remarqué en bas de leur écran cette barre

5. CLIS : Classe spécialisée dont l'effectif est de 12 élèves âgés de 6 à 12 ans souffrant de déficience intellectuelle légère.

6. Vous savez, celui qui est installé d' « Office » sur presque tous les ordinateurs et qui rapporte des millions de dollars à un certain Bill G.

d'outil qui leur permet justement de dessiner des ronds ou des carrés et de les colorier ensuite à l'aide d'un joli petit pot de peinture virtuelle. C'est donc directement sur l'ordinateur que mes élèves, tout en découvrant les mystères du « glisser » et du « copier/coller », ont dessiné et écrit leur deuxième histoire, ceci à la grande joie de Dany, ravi de ne pas avoir à se servir du crayon.

De tout ce travail, aujourd'hui, il ne reste pas grand-chose : des dizaines et des dizaines d'essais de dessins sont partis à la poubelle et les longs moments de réflexion et de discussion ne sont plus que des souvenirs. Quant au travail sur l'ordinateur, il suppose la disparition immédiate de toute trace de brouillon. Il ne reste donc que deux tout petits cahiers de huit ou dix pages que les enfants n'ont d'ailleurs même pas relus : ce n'était pas cela l'important. C'est la première fois que j'ai eu autant le sentiment que mes élèves se moquaient de ce qui serait le résultat de leur travail : ce n'était pas ce que cela allait donner qui les intéressait, c'est ce qu'ils étaient en train de faire. Et moi, j'aime bien l'idée qu'apprendre est plus important que ce que l'on a appris.

P.S. : Quelques temps plus tard, j'ai proposé à Diana à peu près le même travail. Diana est une élève de CE2 avec qui je travaille en soutien scolaire une heure par semaine au sein de l'association « S.O.S. Village d'Enfants ». Elle a su mener de bout en bout pratiquement sans aide (juste un petit coup de main pour la partie technique du maniement de l'ordinateur), la rédaction et les illustrations de l'histoire que l'on peut découvrir sur le site de la revue *Recherches*. Il m'a paru important de montrer ce qu'une élève réputée en difficulté est à même d'accomplir lorsqu'on est convaincu, et que l'on réussit à la convaincre, qu'elle peut y arriver.